

Chirens - jadis - Chirens - jadis - Chirens - jadis – Chirens

Les Chirenois nous racontent ...

Textes inédits recueillis auprès de
Madame Paulette Commandeur



Les travaux des champs

Les cultivateurs : de nombreuses propriétés avec un cheptel peu important – une, deux, trois ou quatre vaches. La culture apportait un supplément dans beaucoup de familles car les maîtres travaillaient à l'usine apportant ainsi un salaire fixe. Il y avait aussi quelques grosses fermes mais peu nombreuses.

Les charrons : Camille Trouilloud au Bourg et Micoud à Clermont. Leur travail consistait à construire ou à réparer toutes sortes de véhicules lourds ou légers : carriole, tombereau, char, chariot, charrette, brouette etc. Ils travaillaient le fer et le bois.

Le maréchal-ferrant : Fan-Fan Monin, père de Mme Yvonne Guttin-Lombard, avait sa forge au Bourg (cuisine actuelle d'Yvonne); en face, de l'autre côté de la route, il ferrait les bœufs et les chevaux. Nous, enfants du quartier, nous n'approchions pas, car il nous jurait après (avec juste raison d'ailleurs, à cause du risque). Auguste Monin au Fagot et Ernest Monin au Bourg (au pied de la Couriaz) ferraient aussi les bêtes.

Les moulins : moulin Micoud et ensuite Reverdie, moulin Richard Martin, tous deux à l'Arsenal. Ces derniers existent encore mais seule la grande roue reste comme témoignage du passé. Après le passage de la batteuse, les cultivateurs allaient au moulin pour faire moudre leur grain et ils donnaient une partie de la farine aux boulangers.

Les haras : chaque année, les palefreniers arrivaient des haras d'Annecy. Ils s'installaient avec leurs bêtes dans une grange et maison qui se trouvaient à la place de la maison de Nicole Flandrin. Tous les jours, les palefreniers sortaient les étalons pour les promener le long de la route nationale. Quelles belles bêtes ! Elles faisaient l'admiration de tous, petits et grands. Elles avaient fière allure et un port majestueux.

Les poids publics ou bascules : M. Commandeur au Gayet, M. Paret à Bonpertuis et Pierre Guillet au Bourg. Nous pesions chars de foins, de paille ou de bois ainsi que les bêtes et nous délivrions un bulletin aux peseurs indiquant les poids et tares.

Le bourrelier : le Père Colliat, sur la place du Bourg, réparait les harnais, les colliers des chevaux et travaillait le cuir fort habilement.

Les capteurs de vipères et de taupes : Le Père Paulus au Bourg et Hubert Picot au Bourg aussi, puis au Gayet ensuite, capturaient les vipères et piégeaient fort habilement les taupes qui pullulaient dans les jardins. Ils rendaient ainsi de nombreux services à la population.

Textes inédits recueillis auprès de
Madame Paulette Commandeur

L'école à Chirens vers 1930

A Chirens il y avait deux écoles : école des garçons au Gayet et école des filles, au Bourg, à la place de l'école maternelle actuelle.

Chaque école comprenait deux classes : « la petite classe » et la « grande classe ». La scolarité débutait à 5 ans et se terminait à onze ou douze ans par l'examen du « certificat ». Pour ma part la petite classe m'a laissé quelques souvenirs bien imprécis j'en conviens ; je ne me souviens pas du visage de la maîtresse.

L'ardoise était notre outil journalier ; il fallait toujours avoir à portée de la main l'éponge et le chiffon pour effacer. Faute d'éponge nous crachions sur l'ardoise, le résultat était valable ! à cette époque les microbes ne nous chagrinaient pas.

Nous avions également un cahier spécial, à double ligne pour l'apprentissage de l'écriture qui se faisait au crayon de cahier et non à l'encre.

L'apprentissage de la lecture ne m'a laissé aucun souvenir : méthode syllabique employée à l'époque, mais je ne peux l'affirmer. Par contre le calcul me plaisait beaucoup. Nous comptions fréquemment de 2 en 2, de 3 en 3, de 4 en 4 etc ... en avant et en arrière. J'aimais beaucoup cette gymnastique et là, je me souviens des grands doigts de la maîtresse qui, en effaçant sur l'ardoise des chiffres faux, laissaient derrière eux une trace blanchâtre due à la craie.

Tous les jours nous faisons des « copies » de deux ou trois lignes ; c'était bien préférable aux dictées, les fautes étaient réduites.

En récompense de notre travail, la maîtresse nous donnait des bons points. Avec dix, nous avions droit à une image illustrant bien souvent une fable de La Fontaine. Ces images étaient beaucoup plus belles que celles que nous trouvions dans les tablettes de chocolat, nous les apprécions beaucoup.

Dans « la grande classe » nous écrivions à l'encre et c'était tout un art de ne pas faire de taches sur le cahier ; le buvard qui devait être obligatoirement glissé sous la main, nous rendait alors de grands services. Par contre les doigts se coloriaient en violet. Les blouses supportaient assez bien ces écarts car elles étaient noires, parfois pourtant agrémentées d'un point d'épine rouge réalisé par les mamans

Dans cette classe le calcul me plaisait assez. Les problèmes de certificat n'étaient pas toujours très faciles à résoudre : trains qui se croisaient ou qui se courraient après, bassins qui se vidaient ou se remplissaient, nombre d'intervalles entre des arbres ou des rosiers, surfaces et volumes, intérêts de capitaux placés pendant tant de mois et ces divisions de nombres décimaux qui ne se terminaient jamais. Hou ! la ! la, quel casse tête ! Les calculettes n'existaient pas à l'époque mais nous savions nous servir de nos dix doigts et à mon avis nous nous débrouillions assez bien.

J'aimais aussi beaucoup la géographie, nous réalisions de belles cartes : employant crayon bleu pour les fleuves, crayon rouge pour les villes, crayon vert pour les plaines et marron clair ou marron foncé pour les montagnes.



Elèves chirenois dans les années 30 devant la boucherie actuelle.

A la maison, nous avions à faire des devoirs : « devoirs du soir » comme nous les appelions. Les devoirs écrits je les faisais par obligation car la maîtresse vérifiait le lendemain ; par contre les leçons je les survolais allègrement. En effet en classe, j'avais remarqué que la maîtresse n'interrogeait que les élèves qui levaient le doigt. Celles-ci allaient sur l'estrade et récitaient leurs leçons d'une façon magistrale. Je les admirais mais ne les enviais pas car je ne tenais pas du tout à m'exposer sur l'estrade aux yeux de toutes. Je ne levais donc pas le doigt et je jugeais donc tout à fait inutile de me fatiguer à apprendre des leçons.

J'avoue maintenant avoir un peu honte de ce comportement, mais je tiens bien à dire qu'échappant aux punitions qui auraient été méritées à l'école, je me faisais gronder à la maison car Maman trouvait bizarre cette façon désinvolte que j'avais pour apprendre mes leçons.

Comme lecture en classe je me souviens d'un livre que nous utilisions tous les jours : « Le Lyonnais ». Sur chaque page il y avait une gravure en noir et blanc, un texte se rapportant à la gravure et de nombreux exercices de grammaire, de conjugaison, d'orthographe, de vocabulaire basés sur le thème proposé.

A la maison je possédais des livres de contes bien illustrés : Le petit poucet, Cendrillon, Peau d'Ane, Barbe bleue, Le Petit Chaperon Rouge, etc ... J'avais aussi un livre regroupant les contes d'Alphonse Daudet : La chèvre de Monsieur Seguin, Le Curé de Cucugnan, Les trois messes basses, Le retour du troupeau. Et puis, bien entendu, « Bécassine » cette brave bretonne un peu naïve il est vrai mais combien attachante. Maman m'avait aussi abonnée à « Lisette » journal très bien conçu pour des fillettes de 10 ans.

L'examen du certificat eut lieu le 30 juin 1936 à Voiron à l'école de Millepas. Ce jour là, la façade de l'immeuble qui se trouvait juste en face de l'entrée de cette école s'était complètement affaissée. De l'examen je ne me souviens que de cet incident.

En conclusion de ces six années passées à l'école de Chirens ce qui m'a laissé le meilleur souvenir ce sont les nombreux jeux organisés pendant les récréations. Nous jouions à la ronde, à fagot, à enfilons les aiguilles, à cache chiffon, à Colin Maillard, à la marelle, à la corde, au yo-yo, etc ...

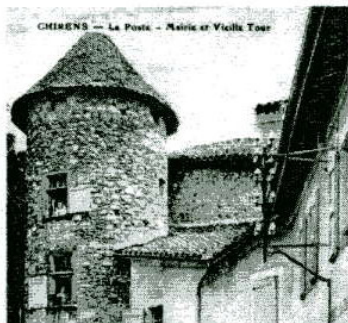
Si j'avais à porter un jugement sur moi-même sur cette période de ma scolarité je dirais en toute impartialité : « élève certes normale mais qui aurait pu mieux faire »

Paulette Commandeur

Chirens - jadis - Chirens - jadis - Chirens - jadis – Chirens

Les Chirenois nous racontent ...

Textes recueillis auprès de
Madame Paulette Commandeur
Par René Charvet



Les marais de Chirens

Les marais, il y a cinquante ans et plus, n'étaient pas ce qu'ils sont maintenant. Tout d'abord, l'Ainan était nettoyé chaque année et les petits ruisseaux qui y aboutissaient étaient également curés par les riverains. Ces travaux, d'ailleurs, étaient une véritable obligation. Sur des actes notariaux, ces derniers sont bien mentionnés en toutes lettres. Les terrains ainsi drainés étaient donc cultivables. La plus grande majorité des familles habitant le Bourg possédait un « marais ». Il faudrait plutôt dire un jardin. Les propriétaires y récoltaient des légumes très tendres, car poussant dans ces terrains humifères ils ne craignaient pas la sécheresse de l'été. Que de courges rentrait-on à l'automne !

Certains avaient construit des cabanes pour ranger leurs outils. La dernière qui était encore debout il y a quelques années a été celle du « père Natton ». D'autres terrains étaient utilisés pour la récolte du foin et de la « bauche » qui servait à la litière des bêtes. On allait jusqu'à l'Ainan avec les chevaux et les chars. Qu'en serait-il aujourd'hui ?

Dans les petits ruisseaux transversaux poussaient les cressons. La cueillette en était aisée et ces derniers figuraient fréquemment sur les tables, soit en salades, soit au jus. Quel régal ! Toujours dans ces petits ruisseaux où l'eau était claire et vive, des Chirenois, en cachette, car cette pêche était interdite, y plaçaient des nasses. Nous, les enfants du quartier, nous connaissions parfaitement ces endroits cachés sous les branches et, à notre tour, en cachette, nous allions récupérer les poissons : les « dormilles » (petits poissons blancs). Les Chirenois en ont tous mangé en friture. Ces poissons étaient d'ailleurs délicieux. J'ai encore la « cantine » qui servait à récupérer les produits de la pêche. Sous le pont de Bavonne, on pouvait trouver aussi des écrevisses. Là, je n'ai mangé qu'une fois de ces écrevisses chirenoises. Je revois encore ces petites bêtes devenant toute rouges dans la poêle. Souvenirs bien lointains !

Les marais actuels servent de réserves à la flore et la faune, je veux bien l'admettre, mais dans quelques années ils seront devenus de véritables tourbières, inaccessibles, car imbibés d'eau, ce seront de véritables éponges. Là je regrette vivement nos marais d'autrefois, mais écoutons chanter les oiseaux et coasser les grenouilles; ne dit-on pas que la musique adoucit les mœurs !...

La marche

La marche est, paraît-il un sport très recommandé, les médecins le conseillent à leurs patients. Ils ont raison. Autrefois, on marchait par obligation.

Les enfants de la Guilletière, de l'Arsenal, de la Louvatière, de Bavonne, du Galbit, du Bozon, de Clermont, venaient à l'école à pied. L'hiver, ils partaient de chez eux de nuit et ils rentraient également de nuit. Dans les paniers, ils apportaient leur repas de midi et ils mangeaient à l'école. Pour les petites jambes de cinq ans, la route devait être longue, mais ils n'arrivaient jamais en retard. Ce n'était pas le cas des gamins du village qui, habitant à côté de l'école, se faisaient tirer l'oreille pour se lever. J'en connais même qui sortaient du lit lorsque les écoliers de Clermont passaient.

Le dimanche, je me souviens de personnes qui habitaient la Guilletière, elles venaient à la messe le matin, s'en allaient avant midi pour préparer les repas; puis elles revenaient l'après-midi aux vêpres et rentraient ensuite non pour se prélasser sur un divan, mais pour s'occuper des bêtes et parfois des travaux des champs.

Je me souviens également de quelques dames de la Guilletière qui allaient travailler aux papeteries du Guilletmet. Elles passaient de grand matin et rentraient en fin de journée, à pied et par tous les temps.

Beaucoup de personnes, dont ma grand-mère, descendaient à pied le mercredi à Voiron pour aller vendre au marché les produits de la ferme : œufs, beurre, fromage etc. Le père Nanet allait à Voiron, au marché. Il tirait son chariot rempli de légumes qu'il récoltait au marais.

Pendant la guerre de 39-45, les cars étaient peu nombreux. Les élèves qui allaient à l'école à Voiron descendaient ou remontaient à pied. Les élèves de Massieu faisaient comme nous, mais leur trajet était quand même plus long. Alors, avec le sourire, chantons : « Gauche, droite, gauche, droite / La meilleure façon de marcher / C'est peut-être bien la nôtre / Qui est de mettre un pied devant l'autre / Et de recommencer... »

Les travaux du bois

Les bûcherons : la majorité des gens se chauffaient au bois. Beaucoup de personnes, l'hiver, s'occupaient à aller couper du bois dans la forêt et ils s'entraidaient pour le descendre et le débiter. La famille Capelli, venue d'Italie, possédait treuils et appareils nécessaires pour descendre des troncs importants. Elle rendit de grands services aux habitants de la commune car les membres de cette famille allaient travailler dans des endroits escarpés et parfois inaccessibles aux Chirenois.

La scierie Rochas à l'Arsenal fonctionnait en utilisant l'eau d'un ruisseau qui faisait tourner une grande roue actionnant les scies.

Les menuisiers : « Mile Philippe » habitait à côté du salon de coiffure actuel et son atelier était à proximité. Pétrus Commandeur habitait à droite en allant aux Barraux. Henri Paris au Gayet, M. Guillet que vous connaissez, tous, avaient l'amour de leur métier et travaillaient très consciencieusement. A la maison, j'ai encore des témoignages de leurs travaux : portes extérieures, volets, escaliers, placards, armoires....

Paulette a couché sur le papier des anecdotes sur la vie de notre village, saisies ici ou là auprès de ses parents et de ses amis. Elle nous a gentiment confié ces souvenirs pour qu'ils nous restent ; pour nos mémoires et notre enchantement. Nous les transmettons ici sans y toucher, tels que Paulette les a écrits.



La trace en hiver

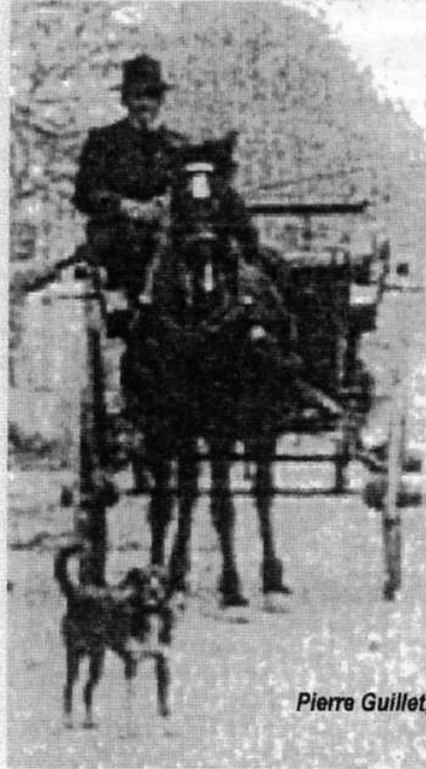
- Journée racontée par mon grand-père - Cela se passait dans les années 1900-1910-1920.

Mon grand-père, Pierre, se levait à deux heures du matin, attelait ses quatre chevaux au traîneau chasse-neige et partait tout seul, à pied, le fouet sur l'épaule et fumant une cigarette.

Il allait jusqu'à la **place Saint-Bruno** à Voiron, il tournait autour de la fontaine devant l'église, puis il remontait à **Chirens**.

Vers quatre heures il était de retour. Il soignait ses chevaux, déjeunait et après, départ pour la journée, avec cette fois le garde champêtre (**Jules Rey**) et notre domestique (nom donné alors aux ouvriers apprentis ndr.).

Sur le traîneau ils rangeaient les pelles, car parfois les chevaux avaient de la neige jusqu'au poitrail et il fallait les libérer. Toute la journée ils allaient de hameau en hameau. Ils étaient toujours bien accueillis par les Chirenois. Le vin chaud, le pot au feu, les bouillons de poule et les soupes à l'oignon les attendaient au coin du feu sur leur passage.



A midi, ils mangeaient bien souvent chez **Madame Allégret**, grands-parents de **Mlle Pardina** à la Garangère. Mon grand-père aimait bien, car là, pendant le repas, il pouvait mettre ses chevaux à l'abri, au chaud, dans une grange.

Ils continuaient ensuite leur route et en principe ils revenaient à la maison à la nuit tombante.

Le lendemain ils repartaient pour le même circuit, car d'après ce que mon grand-père me racontait, la neige était beaucoup plus abondante autrefois qu'aujourd'hui.

Paulette C.

Pierre Guillet, le grand-père de Paulette, ici sur un char, au Gayet et aux beaux jours.

Un voyage en hiver

- raconté par **Yvonne Guttin-Lombard**
Dans les années 1918-1919

Yvonne avait trois ou quatre ans, elle s'était fait mal à l'épaule. **Madame Monin**, sa maman, avait demandé à mon grand-père de bien vouloir conduire Yvonne à **Veyrins** pour y être soignée par Monsieur **Vittoz**, rebouteux éminent de l'époque.

Le voyage eut lieu le jour de la **foire froide de Chirens**. Toute la journée il avait neigé abondamment. Yvonne, bien blottie entre sa maman et mon grand-père, un tablier de cuir sur les genoux, était très contente de se promener ainsi par le mauvais temps. Ce fut, m'a-t-elle dit bien souvent, " le plus beau voyage de ma vie ". Il lui a laissé un souvenir inoubliable.

Au retour, son frère **Désiré** et **Marie-Louise Douillet**, (**Madame Magnin**) qui était la plupart du temps chez sa grand-mère, **Madame Micoud** (habitant notre quartier), lui avaient chacun acheté une pipe en sucre.

Yvonne m'a fait ce récit bien souvent ; mais jamais elle n'a parlé de douleurs à l'épaule ; la neige bienfaitrice avait dû calmer la souffrance !

Le retour d'une journée de neige

Dans les années 1929 - 1930

Etant toute petite, je me souviens d'avoir vu revenir le traîneau de l'Arsenal. Mon grand-père, vêtu d'un "pail de chameau", sorte de grand manteau gris avec une cape recouvrant les épaules, et casquette grise enfoncée jusqu'aux oreilles, marchait à côté des chevaux. En effet, je sais que jamais il ne s'asseyait sur le traîneau, toutes les traces il les faisait à pied. Quel sportif à l'époque ! Bravo mon pépé.

Sur le traîneau étaient assis le garde champêtre, notre domestique et le facteur (**Henri Yvrier**, papa de la **Dédée**) qu'ils avaient récupéré en route ; tous trois chantant à pleine voix, car le vin chaud les avait réconfortés ! ...

Mon grand-père ne buvait pas, par contre il appréciait les bons bouillons préparés par toutes ces dames compatissantes.

Notre chienne "**ma Lionne**" était également assise sur le traîneau. Quelle belle image du passé ! Je regrette vivement de n'avoir pu la fixer sur une pellicule ...



Le feu

Journée racontée par mon grand-père.
Cela se passait dans les années 1928 - 1929

Par une journée très très froide d'hiver, il gela à pierre fendre, le feu avait pris au **Bozon**. Je crois que c'était chez **Monsieur Pichon**, mais je n'en suis plus certaine.

Mon grand-père, **Pierre Guillet**, averti très vite, prépara ses chevaux pour monter la pompe. Il fallait quatre chevaux, mais un des nôtres avait un problème à une patte et il ne fallait pas compter sur lui.

Aussitôt **Monsieur Gros Flandre**, marchand de vin, qui habitait non loin de chez nous sur la place, proposa de prêter son cheval.

Les quatre chevaux montèrent la pompe par la **Couriaz**, car la route actuelle de Clermont n'existait pas. Tous les pompiers poussaient derrière, les chevaux écumaient, tant ils fournissaient d'efforts.

A leur arrivée, l'eau était gelée dans la pompe et les bâtiments étaient brûlés ...

Le lendemain matin, le cheval de **Monsieur Gros Flandre** était mort car il n'était pas habitué à un tel effort par un aussi grand froid.

Jamais Monsieur Gros Flandre n'a demandé à se faire dédommager pour cette perte. Autrefois on savait ce que voulait dire le mot entr' aide.

Paulette C.



Le transport des ouvrières à l'usine Martin à Paviot

Le lundi matin, très tôt, les ouvrières venaient prendre la voiture pour se rendre à leur travail. Dans des paniers, elles emportaient ce dont elles avaient besoin pour la semaine, car elles mangeaient et couchaient dans des dépendances de l'usine.

Le samedi matin, mon grand-père retournait les chercher. Il faisait un arrêt d'un quart d'heure sur la place Saint Bruno à Voiron pour permettre à ces dames de faire quelques achats et ensuite toutes remontaient dans la " patache ", nom de la voiture d'alors.

Mais à la Brunerie, tout le monde descendait car les chevaux avaient de la peine à monter le Verdin ...

Au sommet, de nouveau, on re-grimpait dans la voiture et Hue cocotte ! On retrouvait Chirens avec plaisir.

Le premier vélo

- souvenirs -

Mon arrière-grand-père, François Guillet, demeurait à L' **Arsenal**. Son métier était "voiturier". Il possédait de nombreux chevaux et toute sa vie il s'est déplacé avec des voitures à deux, quatre roues et plus. Tous les deux ans d'ailleurs, il se rendait à Marseille et rapportait savon, huile et vin. Le voyage durait un mois.

Il mourut en 1909 à l'âge de 86 ans, mais il vécut aveugle pendant les 20 dernières années de sa vie, suite à un accident de coupe de bois.

Un de ses petits-fils, habitant à **Colombe**, **Marius Guillet**, qui fut d'ailleurs un des premiers bacheliers de notre région, avait obtenu de son père un " Vélo " en récompense de sa réussite à l'examen.

Le grand-père examina soigneusement cette drôle de machine. Avec ses mains il tâta le guidon, le cadre, le pédalier, les roues et après en avoir compris le fonctionnement, il déclara :

" Mon pauvre Marius, ne monte jamais sur cet engin de malheur, tu vas te tuer !"

Et la bonne grand-mère avait ajouté :

" Tu sais, Marius, d'après la bible, quand les hommes voleront et que les voitures marcheront sans chevaux la fin du monde sera proche "

J'ai souvent entendu évoquer ce souvenir. Nous tous, arrière petits enfants, nous sourions. Pauvres grands-parents ! Si vous reveniez parmi nous, que penseriez-vous du monde un peu fou dans lequel nous vivons actuellement ?

Paulette C.

